

position sociale, nous avons mission d'exercer ? Rien de plus nécessaire, de plus efficace pour acquérir cette influence future qui s'impose à nous comme un devoir, que cette obligation sublime du travail que la mollesse des mœurs semble malheureusement disposée à circonvenir dans notre temps. Il importe que dans ce temps-ci, un chrétien tienne le premier rang dans la carrière politique comme dans toutes les autres carrières ; il importe qu'il y ait une influence salutaire sur ses concitoyens : ce haut rang, cette influence, nous, jeunes chrétiens, arbre sur lequel s'épanouissent toutes les promesses de demain, nous les obtenons par le caractère, la science, l'indépendance qui nous permettra de nous élever au-dessus de tous les partis et de ne voir que les intérêts du pays et de la religion. Et tout cela s'acquiert par le travail. Il n'est pas impossible qu'il surgisse un O'Connell parmi nous. Mais pour cela, il faut aussi la science.

"La science, a dit encore Bossuet, c'est un présent du ciel ; elle apporte au monde de grands avantages ; elle est la lumière de l'entendement, le guide de la volonté, la nourrice de la vertu, la compagne de la sagesse, la mère du bon conseil, l'âme de la vérité." Et le travail, la persévérance seuls nous donneront la science, la véritable science, c'est-à-dire, la volonté, la sagesse, la vertu, la vérité, en un mot, toutes les nobles qualités qui font l'homme. Dans le domaine de toutes les sciences, n'est-ce pas que le travail nous sert de levier le plus puissant pour soulever l'obstacle quelque formidable qu'il se dresse ? La nature la mieux douée, la mieux servie par la réunion de toutes les facultés intel-

II. FORME. — Le style ne dépasse pas la moyenne des copies ordinaires rédigées par les élèves. L'esprit n'y découvre pas la clarté, son aliment ; la sensibilité, légèrement émue en passant, reste froide et glacée du ton général ; les images, qui ne font pas entièrement défaut, sont trop rares, beaucoup trop, et leur venue inopportune en gêne la justesse ; telle, celle-ci : " nous, jeunes chrétiens, arbre sur lequel..."

Trois défauts saillants paralysent d'ordinaire le style écolier : — a) l'emploi persistant des **auxiliaires avoir et être**, procédé lucratif pour éviter le mot propre : "Le travail *est* un sacrifice, parce qu'il *est* une expiation ; il *est* nécessaire, et personne ne peut en *être* exempt... Pour lui, le travail, c'est... c'est... c'est... est" ; — b) la **multiplication** des "qui" et des "que" ; sous prétexte d'enchaîner des périodes, on enfle, par ce procédé factice, des idées souvent étrangères les unes aux autres : ici, il faudrait citer de nombreux passages ; d'où un style lourd, enchevêtré, alambiqué, sans variété, sans presque aucune opposition, ni inversion : style à élaguer et à polir ; lisez donc La Bruyère, qui ne commence pas deux fois de la même manière *vingt* alinéas différents ; — c) les **impropriétés et alliances** toutes faites de termes tout

vulgaires
neuf, du g
usez trop e
faire ; avo
faire, trou
mode, mais
souffrance,
"difficile" t
travaille ; ...
déjà trop lo
la REVUE ; j
Que pen
l'arôme (aron
C'est une inc
faudra..."

Les tran
entre autres c
dentes et n'an